

RTP 609p

JEAN CANORA

l'Humanité

Triomphante

LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR

A. MESSEIN, SUCC^r

19, Quai Saint-Michel, 19

PARIS

—
1907

609p

RTP

Bibliothèque Maison de l'Orient



129553

à monsieur Salomon Reinach
philosophe possédant beaucoup de science, il n'est encore
rien en ce qui concerne la lente ...
un gentil homme

Darwin

1907

l'Humanité

Triomphante

Il a été tiré de cet ouvrage :

240 exemplaires sur papier vergé de Hollande ;

10 exemplaires sur papier du Japon des manufactures impériales
de Tokio,

Tous numérotés et signés par l'auteur.

N° 82



DU MÊME AUTEUR

- 1897 *Molière Moraliste.* Une plaquette in-8 (Société Positiviste,
2, rue Antoine-Dubois).
- 1901 *La Liberté (ou le Rêve
d'Éraste).* Une plaquette, couv. ill. par G. Leroux
(Edition de « La Revue », 12, avenue
de l'Opéra).
- 1902 *Scènyrique en l'honneur
d'Auguste Comte.* Une plaquette
(Edition de « La Revue).
- 1903 *Sœur Godeliève.* Une plaquette
(Nouvelle flamande). (Edition de « La Revue).
- 1904 *Poussier de Mottes.* Une plaquette, couv. ill. par Simonaire
(Pièce satyrique en 2 tableaux). Messein, éditeur,
19, quai S^t-Michel, Paris.
- 1906 *Poèmes.* 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.
Messein, éditeur.
- STROPHES ET CHANSONS
LA LENTE ÉPREUVE
VERS L'HUMANITÉ
(Avec une préface de M. Sully-Prudhomme).
1895-1905

EN PRÉPARATION :

Le Surhomme.
La Fille adoptive.

Pièce en trois actes.
Roman.

RTP 609p

JEAN CANORA



l'Humanité

Triomphante

POÈME

Écrit pour le Cinquantième Anniversaire de la mort d'

AUGUSTE COMTE

5 SEPTEMBRE 1857-1907

ET DÉCLAMÉ

Le Dimanche 8 Septembre 1907

A PARIS

Avec accompagnement de Musique extraite de l'œuvre de Beethoven

Sous la direction de M. E. HYARD.



LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR

A. MESSEIN, SUCC^r

19, Quai Saint-Michel, 19

PARIS

—
1907

*La scène, dressée au centre
de la salle de la Société d'Horticulture, rue de Grenelle,
à Paris,
représente la tombe d'Auguste Comte,
telle qu'elle est au Cimetière du Père-Lachaise,
environnée d'arbustes en fleurs et de feuillages.*



PERSONNAGES

LE POÈTE . . . M. AMAURY, de l'Odéon.

Voix de l'Ambition.

Voix de la Haine.

Voix de la Vanité.

Voix de la Douleur.



ARGUMENT

PRÉLUDE

a) — *Adagio du septuor*
de Beethoven.

LE POÈTE

Au cimetière du Père-Lachaise où, depuis cinquante ans, repose le fondateur du Positivisme, le Poète est venu se recueillir le matin du 5 septembre. Il songe avec mélancolie à l'existence de son maître, tout entière d'efforts et de dévouement. Comte a consacré sa vie à la recherche des moyens propres à assurer l'unité mentale et morale du genre humain, la fraternité, le progrès, le bonheur sur la terre. La plupart de ses contemporains l'ont méconnu. La postérité se montre de jour en jour plus reconnaissante envers lui, mais elle ne l'a pas encore complètement compris. Dans le grand silence du cimetière, le Poète entend des voix qui s'élèvent, de Paris, vers la colline des morts.



PREMIÈRE PARTIE

ANARCHIE SOCIALE

b) — *Allegro de la 3^e Symphonie*
(héroïque) de Beethoven.

VOIX DE L'AMBITION.

Dans la première partie du poème, écrite sur le ton de la Comédie satirique, le Poète nous fait entendre cette voix, basse et vulgaire, stupidement brutale. Elle cherche à détourner le laboureur de sa tâche utile, en faisant luire à ses yeux un idéal séducteur.

Le sort le favorisant, il pourra, sans grand effort, obtenir la richesse, participer aux profitables iniquités sociales, exploiter les forces nouvelles du monde industriel et financier. Il connaîtra le vertige de la domination absolue, de l'ostentation, de la vitesse. Comme le moderne politicien, son égal en l'art d'arriver, il écrasera ses rivaux et se désintéressera du sort de ceux qui l'ont servi. Rien ne saurait entraver son égoïsme satisfait... ni pitié, ni sentiment du devoir, ni responsabilité personnelle ! A lui la conquête, et la jouissance !

VOIX DE LA HAINE.

Misérables, dupés, témoins des plaisirs des riches, prélevés sur leur effort de travail quotidien, les prolétaires s'indignent. Ils exigent leur part de bien-être et de joie. Ils veulent même davantage : se venger, conquérir la puissance à leur tour et sans délai. Ils s'organisent pour la révolte. A l'injustice ils opposeront l'injustice, à la force, la force. Déjà leur entente haineuse suffit à paralyser partiellement et momentanément la vie d'un pays. Ils entendent préluder de la sorte à l'expropriation des riches, au grand partage entre les pauvres. Ils savent les bases de la société, sans savoir même encore où les entraînera leur fureur déchainée, ni ce qu'ils édifieront après la victoire.

VOIX DE LA VANITÉ.

Riches et révoltés affirment et tranchent dans l'absolu. A son tour, la « pédantocratie » vient étaler son insuffisance morale. Les faux savants, oublieux de ce qu'ils doivent à la longue, et souvent obscure collaboration des prédécesseurs, n'attribuent qu'à leur propre génie les découvertes qu'ils proclament. Ils tirent parti de la Science au profit de leur vanité. De même les industriels de lettres et les dilettantes, les artistes, qu'égare le caprice de la mode, érigent en doctrine leur scepticisme, soucieux d'apaiser leur impérieux besoin de richesse et de renommée. Aucun d'eux ne se reconnaît envers les autres des devoirs précis, n'admet une destination morale à sa carrière. Tous sont des égoïstes.

- c) — *Allegretto de la 7^e Symphonie*
en la majeur de Beethoven.

Le Poète, dans le silence qui succède à ces voix claironnantes et téméraires, fait un grand geste de lassitude et de dégoût. Il rêve. Une admirable phrase musicale traduit sa mélancolie. Il s'apprêtait à reprendre sa méditation sur la tombe du Maître, quand il entend s'élever l'écho plaintif de la douleur humaine.

VOIX DE LA DOULEUR.

Lentement elle monte. Elle s'épand sur le cimetière. Elle sait trop, hélas ! que le vrai bonheur, en dépit des apparences, ne peut naître ni de l'ambition, ni de la haine, ni de la vanité !

N'était-ce pas assez qu'elle eût à gémir sur les maux que sa constitution physique, ses forces restreintes, imposent à l'homme, soumis au caprice des éléments ? Elle doit encore assister aux misères innombrables que laisse derrière lui le déchainement des convoitises humaines ! Faut-il croire qu'il n'y a pas de remède à l'anarchie sociale et que le règne de l'Égoïsme se perpétuera sur la terre ?

DEUXIÈME PARTIE

HARMONIE SOCIALE

L'AMOUR POUR PRINCIPE — L'ORDRE POUR BASE — LE PROGRÈS POUR BUT

D) — *Andante du Quintette avec piano, de Beethoven.*

LE POÈTE

Le Poète s'est attristé au chant de la Douleur, mais libéré du doute par ses fermes convictions positivistes, il affirme sa foi dans le triomphe final de l'altruisme sur l'Égoïsme.

Il importe seulement que, reliés au passé par la Science, nous comprenions d'abord comment l'ordre naturel constitue pour nous une *fatalité modifiable*, propice à notre évolution, puis comment les ancêtres, en facilitant notre existence actuelle, nous ont aussi légué de rigoureux devoirs qu'il importe d'accomplir !

Ni l'ambitieux et voluptueux riche, ni le pauvre révolté, auxquels tour à tour répond le Poète, n'ont les *Droits* qu'ils s'arrogent. Qu'ils abdiquent d'abord leur égoïsme. Alors seulement ils auront chance de déterminer leurs *Devoirs* réciproques, dans un mutuel esprit de bienveillance qui apaisera leur stérile conflit, et de lui substituer une heureuse entente basée sur le « *dévouement des forts aux faibles et le respect des faibles pour les forts* ».

C'est à *Clotilde de Vaux* (dont quelques strophes émues évoquent le gracieux et mélancolique souvenir), que Comte a dû l'épanouissement définitif de ses conceptions sur le rôle que peut jouer l'amour dans l'ensemble de notre existence sociale et morale. N'est-ce pas lui qui fait converger toutes les intelligences, rehausse toutes les conditions, utilise tous les dévouements ?

κ) — *Canzona dans le mode lydien extrait du Quatuor à cordes n° 15, de Beethoven.*

Et l'amour inspire au Poète sa reconnaissante prière au « Grand Être humain », *ensemble des êtres passés, futurs et présents qui concourent librement à perfectionner l'ordre universel*, symbole actif, réel, dont il convient (selon les indications de Comte dans la *Politique positive*) de comparer les attributs avec ceux des Dieux ses prédécesseurs.

Le Poète ne craint plus la mort, puisqu'il revivra incorporé au « Grand Être ». Mais ce Grand Être, n'est-il pas lui-même mortel ? Le Poète répond, dans un cri de son cœur, à cette captieuse objection. Il trace le tableau de l'Harmonie sociale future se substituant à l'Anarchie présente, et développe successivement les idées que résumant les deux formules « *Vivre pour autrui* » et « *Vivre au grand jour* » en précisant enfin ce qu'est le progrès véritable, but de nos dignes efforts.



FINALE

Strophes chantées.

F) — *Finale (fragment) de la
9^e Symphonie avec Chœurs,
de Beethoven.*

La Beauté (1), qui est l'un des plus précieux attributs du Grand Être, compromise par le chaos révolutionnaire, va renaître sur la terre à la faveur de l'Harmonie sociale. Elle unira la perfection de la forme à l'expression la plus haute des sentiments humains.



(1) Le rôle de l'Art selon la doctrine positiviste, à peine indiqué dans ces strophes spécialement écrites dans le mouvement rythmique de la phrase musicale de Beethoven, a été longuement développé dans la seconde partie de la « *Scène lyrique en l'honneur d'Auguste Comte* ». Ce poème se trouve dans le recueil : *Strophes et Chansons — La Lente Épreuve — Vers l'Humanité*, par Jean Canora, 1895-1905, Messein, éditeur, 19, quai Saint-Michel. Il a paru, en outre, dans *La Revue*, et la *Revue occidentale* (1902). Ces publications sont en dépôt 2, rue Antoine-Dubois.

JEAN CANORA

L'HUMANITÉ TRIOMPHANTE

POÈME

PRÉLUDE

a) *Adagio du Septuor.*

Dans le calme odorant de ce matin d'automne
Où le grand bois sacré tend ses derniers rameaux,
Par des chemins bordés de fleurs et de tombeaux,
Je suis monté vers toi, portant cette couronne,

O Maître ! Cinquante ans déjà sont écoulés
Depuis que tes amis t'ont conduit à la terre,
Que tes yeux se sont clos à la blanche lumière
Et que seules, ton ombre et ton œuvre ont parlé !

Or, tandis que ceux-là, dont l'aveugle puissance
Fait d'illusions d'intrigues et d'orgueil,
S'efforçait de jeter, jusques sur ton cercueil,
Le voile ténébreux et pesant du silence....

Ceux-là ne sont plus rien que cendre... toi tu vis !
Des peuples se sont mus au vent de ta pensée
Et ta forme de marbre, un matin, s'est dressée
Selon le vœu du monde au cœur de ton Paris.

On t'honore. Beaucoup se disent tes apôtres
Vont, répétant de toi quelques mots entendus....
Combien peu veulent vivre ainsi que tu vécus,
Immolant leur désir au vrai bonheur des autres ?

Ton généreux espoir devança trop les Temps
O Comte ! L'Égoïsme est cruel et tenace !
La Guerre aux mains de sang décime encor les races,
Et la Révolte gronde au cœur des mécontents !

O voix, voix qui montez de Paris, voix de rage,
Voix qu'apporte le vent meurtrisseur des feuillages
Semeur des feuilles d'or, qui courbe, tout tremblants
Sur les marbres glacés les chrysantèmes blancs !

Voix de l'Ambition vile, voix de la Haine,
Honte de la pensée et des lèvres humaines,
Affolantes rumeurs de la grande cité,
Voix de l'Orgueil stérile et de la Vanité....
Dois-je encor vous entendre ici, voix téméraires
Et sous votre menace arrêter ma prière ?

PREMIÈRE PARTIE

ANARCHIE SOCIALE

b) Allegro de la 3^e Symphonie (héroïque)

VOIX DE L'AMBITION

Laboureur laisse ta charrue, et vends ton bien !
Vends le clos de pommiers planté par ton grand-père,
Et, pour mieux oublier ta ferme, vends ton chien !
Garde-toi de rester l'esclave de la terre !

Émigre vers la ville, où le pain est plus blanc,
Le salaire plus fort, et moins rude la peine,
Où l'appel du plaisir monte dans l'air troublant,
Où, parfois, la fortune est une bonne reine !

Accapare les blés que jadis tu semais,
Ou le cuivre, ou le fer, ou l'or, et fais l'usure ;
Sois souple avec les grands, mais n'épargne jamais
L'humble qui réprouva ta fourbe ou ta luxure.

Sache payer la Presse à sa juste valeur,
Aujourd'hui sa voix seule assure la victoire.
Elle est la délatrice aux ordres du voleur,
Le métier colossal qui tisse de la gloire !

Par elle, les lecteurs ignorants et distraits,
Des faubourgs enfumés aux campagnes lointaines,
Sauront ce que tu vaux, croiront ce qu'il te plaît,
Et tu pourras jouir sans scrupule et sans gêne...

Mène alors, devant tous, ton triomphe insolent !
Étale ce butin qu'a produit ta conquête !
Asservis le travail, dégrade le talent,
Prends les « mauvais bergers » pour compagnons de fête !

Eux seuls sont tes égaux dans l'art de parvenir !
Si tu sais amasser entre tes mains rapaces
Les forces du présent... eux, vendent l'avenir
Au peuple inconscient qu'agite leur audace.

Ils n'ont jamais connu le spectre du devoir,
Ils bâtissent, pour eux, des palais sur le sable
Et, comme tu veux l'or, ils veulent le pouvoir
Afin d'en abuser, sans être responsables !

Exploiteurs du travail et de l'espoir humain,
La terre est un champ clos ouvert à vos prouesses !
Quel orgueilleux vainqueur y règnera demain,
Ivre de volupté, d'honneurs et de vitesse ?

VOIX DE LA HAINE

Nous avons trop longtemps souffert ! Nous avons faim !
Et ce n'est pas assez de nous donner du pain
Ni de quoi vous servir encor, hommes de proie !
Nous voulons que nos bras vous arrachent la joie !
Ah ! vous aviez compté sans le brusque réveil
Des humbles, dont les yeux découvrent le soleil,
Le grand soleil levant, aux ardents rayons rouges !
Bâtisseurs de palais, nous habitons des bouges !
Défricheurs du sol dur, nous vous abandonnons
Le vin clair, les fruits mûrs, et la fleur des moissons !!

On frissonne chez nous, qui jetons bas les chênes
Pour réchauffer, l'hiver, vos demeures lointaines...
Pour prix de tout le sang qu'ont versé nos aïeux
Vous daignez nous apprendre à lire, ô généreux !
Et vous dites parfois que c'est beaucoup ! Pour vivre
En manœuvre paisible, est-il besoin de livres ?
Et tel est notre sort légitime !... Vos fils
Ont seuls de quoi payer la Science à son prix
Car vous la faites vendre, ainsi que la lumière,
L'espace, l'eau du ciel, et jusqu'au coin de terre
Où, mort, l'on peut dormir du sommeil éternel !
Riches, vous ignorez que vous êtes cruels
Et votre illusion fait seule votre audace ;
Car il n'est pas, enfin, de serf qui ne se lasse
Et ne réclame, un jour, le prix de son effort !
Vous vous croyez puissants ! Nous sommes les plus forts !
Il fallait, pour garder votre injuste conquête,
Le grand spectre de Dieu planant sur notre tête.
Il s'est évanoui comme une ombre. Aujourd'hui
Vous-mêmes souriez, quand vous parlez de lui !
Mais vous avez créé d'autres idolâtries,
C'est la propriété sainte, c'est la Patrie
Que révèrent encor des traîtres et des sots !
Nos fils vont au charnier, nos filles au ruisseau...
Nous ne supplions plus. Notre main s'est armée.
La misère et la faim décuplent notre armée.
Isolés, nous étions chétifs, unis demain
Nous tiendrons, s'il nous plaît, la terre entre nos mains...
Et nous vous réservons des châtiments insignes
O bourgeois ! Et déjà, sur un mot, sur un signe
D'un de ces chefs obscurs que nous avons élus
Votre ordre social chancelle... On ne peut plus



Trouver, au poids de l'or, une once de farine,
La grève est au moulin ! Nous transformons l'usine,
La forge, le chantier, la gare aux rails luisants
En longs hangars muets qu'écrase un deuil pesant !
Nous avons bien failli, l'espérance était belle,
Voir, au lever du jour, un pays sans nouvelles,
Car la poste chômait ! Nous avons fait pari
Un soir, à quelques-uns, de plonger tout Paris
Qui riait, rutilant de lumières et d'ivresses,
En un gouffre soudain de ténèbres épaisses....

Et ce ne sont encor que jeux d'enfants ! Il faut
Vous épier sans cesse, et vous prendre en défaut,
La haine au cœur, vous vaincre, et faire table rase...
Puis nous ferons surgir, d'une nouvelle base,
Un ordre égalitaire, et parfait dès l'abord,
Sur lequel nos docteurs ne sont pas tous d'accord.
Ils auront décidé, le soir du grand partage,
S'il ne faut plus de lois, s'il en faut davantage...
Mais qu'importe ! C'est trop de t'avoir vénéré
Plus d'un siècle, dernier des rois dégénérés,
Or tout puissant ! Le peuple est las de tes aumônes
Et d'un seul coup de hache, il va briser ton trône.

VOIX DE LA VANITÉ

O savants consacrés, princes, salut à vous !
L'univers ébloui se traîne à vos genoux ;
Vos fronts, lourds de secrets, ont comme une auréole,
Et le peuple altéré boit toutes vos paroles !
Le riche est votre serviteur ! Le révolté
Ne hausse pas sa haine à Votre Majesté.

Qui ne renoncerait à dix ans de sa vie
Pour obtenir sa place en votre compagnie ?
Quel médiocre, pourtant, habile et résolu
N'a chance d'usurper la place d'un élu ?

Certes, devenir grand selon sa conscience,
Pénétrer lentement au cœur de la Science,
Saisir l'enchaînement des lois et leur rapport...
Pour peu que l'on hésite en arrivant au port
Repartir, le front haut, pour l'épuisant voyage,
C'est le fait du savant et le bonheur du sage !
Attacher de longs mois son observation
Sur un problème obscur, avec l'ambition
De frayer une voie à quelque autre pensée...
Être humble et patient... Tenir pour insensée
La recherche sans but qui charme notre esprit
Mais dont notre raison ne peut tirer profit...
Ne laisser proclamer que de sûres victoires
C'est braver bien des maux sans assurer sa gloire !
Vaniteux qui cherchez le secret d'éblouir,
Évitez ces efforts.... intriguez, pour jouir
De quelque bon fauteuil en quelque académie !
Partager la science en puissances amies,
Assurez pour asile à votre dignité
Les confortables tours des spécialités !
Dénigrez le passé ! L'on vous ferait outrage
En accordant aux morts le tribu d'un hommage ;
Ce que vous découvrez, à vous seuls, on le doit !
Quant à jamais lever, même le petit doigt,
Sans savoir quel profit ce geste vous confère,
Gardez-vous-en, Messieurs, votre esprit dégénère ;

S'il limite sa tâche au service d'autrui
Le public est à vous! Vous n'êtes pas à lui!
Laissez les purs savants, innocents de la terre,
Prouver que leur science appartient à leurs frères!
Barrez-leur le chemin, sans honte et sans pitié,
Couvrez-vous du manteau des grands initiés,
Et ne penchez jamais votre tête hautaine
Sur le gouffre sans fond de la souffrance humaine!

Et vous! quelle allégresse et quel sort enchanteur
Ne pouvez-vous attendre aussi, littérateurs?
Fabricants de la prose! Est-il autre denrée,
Qui soit d'un tel débit par le monde assurée?
Quel ministre d'État, quel prince paye-t-on
Au prix d'un bon auteur de roman-feuilleton,
Qui sache débiter aux lecteurs impubères
Le crime ingénieux, l'ordure et l'adultère?
Pour la scène, soyez brutaux ou polissons.
Le public craint l'effort de tête! Un court frisson
De désir ou d'horreur... c'est tout ce qu'il endure.
Étalez à ses yeux l'inceste ou la torture
Et vous serez traduit en vingt parlars divers...
Mais demeurez prudents... ne faites pas de vers!
C'est un ingrat métier que celui du poète
A moins que, quelque jour, un cénacle d'esthètes
Ne l'ait proclamé roi de l'art incohérent...
La critique l'exige... il faut le trouver grand,
L'admirer, chapeau bas, s'il chante une « charogne »,
Et flairer le relan de ses hoquets d'ivrogne!
On rougirait aussi de son infirmité
Si l'on ne proclamait la sublime beauté

D'un bloc, mal dégrossi, de marbre, qu'on baptise
Femme, lion, rocher... ou grand homme, à sa guise...
La flottante critique a prôné le sculpteur!
Elle pousse le peintre et le compositeur
A violer chaque jour les lois de l'harmonie ;
Il n'est plus de laideur, ni de cacophonie
Dont l'auteur adulé ne trône comme un roi !
Quel naïf oserait créer selon sa foi ? —
Régénérer son art en lui dictant sa tâche,
Ne plus se soucier, comme le font les lâches,
De ce qui pourra plaire aux juges du moment,
Mais ne rien exprimer, qu'on n'ait senti, vraiment,
Capable d'ennoblir d'autres âmes! C'est brave
Et stupide! Les gens sont là, pour qu'on les gave
De tout ce que la mode impose à leurs désirs ;
Le succès vient à qui sait donner du plaisir,
Non pas à qui surgit en gêneur, et refoule
Ou l'erreur du snobisme, ou le cri de la foule...
Que vous importe, à vous, le nom de vérité !
Passez votre chemin, votre orgueil contenté,
Vos clients satisfaits en dépit de l'envie,
Votre nom répandu, votre poche garnie...
Tandis que des obscurs tendront vers l'avenir
Une œuvre de beauté qu'on laissera périr !

LE POÈTE

(Avec un geste de lassitude et de dégoût).

Grand silence des morts, succède aux voix infâmes !
Que ta sérénité vienne baigner mon âme !
Permetts-moi de rêver en paix, parmi ces fleurs,
Ces terres de gazon que couronne le lierre...
Ville ! retiens ton souffle au seuil du cimetière !

c) **Allegretto de la 7^e Symphonie** (*en la majeur*).

VOIX DE LA DOULEUR

Nul ne peut arrêter la voix de la Douleur !
J'ai le droit de glisser le long des blanches tombes,
Je suis l'écho plaintif de tout ce qui succombe,
Le pauvre spectre errant des rêves déchirés,
Et le secret amer des cœurs désespérés !

Il ment l'Ambitieux, l'ennui morne l'enchaîne,
Il ment le Révolté, le sang tache ses mains,
Il ment le Vaniteux.... Il pleurera demain.

L'Égoïsme est lugubre, et stérile la haine !

Que de fois, au ciel lourd des soirs agonisants,
J'ai vu l'éclair cingler les nues
Et, par les sombres étendues,
L'orage, tel un Dieu sinistre et malfaisant,
Emporter, dans un flot d'écume et de souillure,
Le troupeau du pasteur et l'or des moissons mûres !

Que de fois, les volcans, monstres qu'on croyait morts,
Ont grondé, couronnés de flammes,
Écrasant sous le choc des lames
Les vaisseaux qui dormaient à l'ancre, dans le port,
Et versé, longuement, sur les cités hurlantes
Leur haleine de soufre et leurs laves ardentes !

Que de fois, j'ai connu l'épouvantable cri
Des malades que la mort guette !
Oh ! que de fois, l'horreur muette
Des amantes d'hier, qui n'ont plus de mari
Et pressent follement de leurs bouches avides
Les pauvres yeux glacés et les lèvres livides !

N'était-ce pas assez, que le hasard dément
Qui, de ses ténèbres profondes,
Lui voile encor les lois du monde
Livrât l'homme fragile aux rudes éléments ?
Il m'a fallu subir cette épreuve suprême
De voir l'humanité se meurtrir elle-même !

Les forts, dont la science a grandi le pouvoir,
S'arracher, bêtes furieuses,
L'or et les voluptés menteuses !
Les faibles, opprimés, porter sous le ciel noir,
En leurs fronts ignorants qu'aiguillonne l'envie,
Comme un rêve de sang, d'ivresse et d'incendie !

Dois-je donc croire, enfin, que ton règne est fatal,
Esprit de ruse et de carnage,
Bourreau des justes et des sages,
Fumier dont le poison nourrit la fleur du mal,
Égoïsme ? Ou, qu'enfin, le héros que j'espère
De ton joug sans pitié va libérer la terre ?

SECONDE PARTIE

HARMONIE SOCIALE

(L'amour pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but).

d) **Andante du Quintette avec piano.**

LE POÈTE

Toute mon âme pleure au chant de la douleur,
Mais le doute mortel n'approche plus mon cœur.
Je sais par ta doctrine et ton exemple, ô Maître,
Ce que fut l'épopée immense du Grand Être.
J'incline, comme toi, mon front grave et pieux
Devant l'ordre du monde et l'ombre des aïeux.

L'astronome qui suit, debout dans la nuit claire,
Le sillage d'un astre errant, ne songe guère
Comme le mage, habile aux incantations,
Que l'astre, pour servir nos vaines passions,
Puisse jamais sortir de sa route éternelle !
Mais la joie est en lui, quand son calcul révèle
En quel point reculé des cieux étincelants
L'inaccessible corps passera dans mille ans.
Tels nous goûtons d'abord la haute certitude
D'avoir pu préciser quelques lois, dont l'étude
Nous livre le pouvoir d'accroître, chaque jour,
Librement, notre part de science et d'amour.
Puis notre émoi grandit, fait de reconnaissance
Envers le milieu même où l'homme prit naissance,

Envers le bon Soleil, dont la chaude clarté
Fit lentement éclore, en leur fécondité,
Les germes de la vie, et monter le murmure
Des êtres animés au sein de la nature.
Puis nous songeons à vous, premiers pères! héros!
Hôtes de la caverne! explorateurs des flots!
Patients constructeurs des demeures lacustres!
Ravisseurs de la flamme! à vous, prêtres illustres,
Qui fîtes naître, un jour, de la terre et des cieux
Pour ériger des lois, le symbole des Dieux!
A vous tous, morts sacrés, dont la main tutélaire
En leur livrant le fruit des luttes séculaires
Ne laisse à vos enfants rêver ni concevoir
D'autre droit, que celui de faire leur devoir!

Parasite orgueilleux qui détiens une terre
Et qui mets ta paresse à l'ombre de la loi,
De quel droit, chaque jour, peux-tu dire à ton frère :
« Tu devras me nourrir, le domaine est à moi ! »
Ainsi donc, si jadis, de sa cognée informe,
Au rugissement sourd des fauves étonnés,
Un bûcheron traça, parmi des troncs énormes
Le chemin large et sûr où tu t'es promené,
C'est pour toi seul! Et si, courbés sur le sol vierge,
Ses fils l'ont défriché, cultivé, fécondé...
S'ils ont muré le fleuve entre deux hautes berges
Pour que le sol des champs ne fût pas inondé...
S'ils ont de la maison scellé les lourdes pierres,
Ce n'est que pour toi seul! Tu le dis.... Insensé!
Mais jusqu'aux mots ingrats que ta bouche profère
Tu les tiens du labeur sans trêve du passé!
Gardien d'une humble part du commun héritage
Tu la reçus des morts afin de l'agrandir;

Si tu possèdes plus, tu devras davantage
A tes frères vivants... à tes fils à venir.

Toi, pauvre révolté, naïf briseur de chaînes,
Enfant tardif, nourri de rêves insensés,
Réprime ta colère, et renonce à ta haine !
Tu ne briseras pas la chaîne du passé !
As-tu jamais songé qu'un seul instant, la terre
Pût cesser de subir la loi d'attraction ?
Toi, tu subis la loi de l'ordre, qui modère
Par le poids du passé les révolutions...
Quand tu serais, un jour, maître de la richesse,
Des palais, des maisons, des mines et des champs...
Quand, par hasard, ta main farouche et vengeresse
Aurait, parmi les bons, frappé quelques méchants,
Comment calmerais-tu la soif démesurée,
L'égoïsme cynique, et les désirs goulus
Des milliers de vainqueurs hurlant à la curée,
Déjà rivaux, au nom de leurs droits absolus ?
Dans l'effroi du chaos, ton âme repentante
Comprendrait seulement, en voyant de trop près
L'absurde vanité des révoltes sanglantes,
Que, sans ordre pour base, il n'est pas de progrès,
Et, le déchirement des convoitises folles
Étant sourd à l'appel de ta seule raison,
Tu devrais ordonner ! Non plus par la parole,
Mais, hélas, par le fer, l'exil, ou la prison !
Pourquoi renouveler l'antique expérience ?
Pourquoi de la douleur provoquer le retour ?
Ce n'est pas de la haine ou de la violence
Que naîtra ton bonheur, frère, c'est de l'amour !

Prolétaire, demain, si ton chef est un juste,
S'il a l'esprit ouvert et le savoir robuste,
S'il pense, pour agir. Aux heures d'embarras,
S'il se montre énergique, et s'il n'hésite pas,
S'il joint, quand il le faut, l'exemple à la parole,
Si tes fils et les siens vont à la même école
Ouvrir leur jeune cœur au même enseignement,
Riche, s'il reste sobre, et s'il vit simplement,
En toute occasion s'il peut donner l'exemple,
Si vous vous retrouvez, tous deux, au même temple
Unis dans la pensée ainsi que dans l'effort,
Ne l'aimeras-tu pas, ce chef vaillant et fort?
Quand il t'aura compté le gain d'une semaine,
Il saura qu'il n'a point rétribué ta peine...
L'argent ne paye pas le service rendu.
L'argent... c'est ce qu'il faut pour vivre. Le vrai dû
C'est l'estime profonde, et c'est la confiance,
C'est un geste, un regard lourd de reconnaissance,
Ou, lorsque l'on est triste, un encouragement.
Il sait ce qu'il te doit ! Mais à ton tour, comment
Lui témoigneras-tu ta juste gratitude
Pour ce qu'il t'a donné ? Car sa sollicitude
Pourvoit à tes besoins qu'elle arrive à prévoir,
Stimule ton ardeur et règle ton devoir.
Il épargne ton temps, il t'entraîne, il te guide,
Sa science est à toi ! La machine rapide
Qui menaçait, jadis, ton salaire et ton pain,
Il en fait une esclave agile de tes mains !
Il veut être obéi. Mais tu sais bien qu'il veille
Trop souvent, dans la nuit, tandis que tu sommeilles.
La richesse qu'il tient du labeur de tes bras,
C'est pour toi qu'il la gère. Il n'en abuse pas.

Il saura la transmettre à quiconque en est digne.
Vénère donc ton chef ! Obtiens qu'il se résigne
A goûter quelquefois un instant de loisir.
Ménage sa pensée et sa force d'agir...
Élève sa demeure au-dessus de la tienne.
Il te suffit, à toi, d'un nid qui t'appartienne,
Où ceux que tu chéris connaissent la gaité,
D'un espoir presque sûr, puisqu'il est limité !

Va ! repousse le vœu de l'égalité vaine ;
Quel fou nivellerait la montagne et la plaine ?
Quel autre fou méchant te pourra détourner
D'être riche de cœur et de vouloir donner ?

e) **Canzona dans le mode lydien extrait du Quatuor
à cordes n° 15.**

O Clotilde de Vaux, ombre exquise de grâce,
Jeune morte, qui sus consoler et charmer,
Répétons avec toi, par le temps et l'espace :
« Que de penser parfois, d'agir même on se lasse
Sans être jamais las d'aimer ! »

Certes, Comte, guidé par la science austère,
Avant de te connaître, avait dit noblement,
Surmontant la douleur des trahisons amères,
Qu'il n'est pas de plaisirs qui vaillent sur la terre
Celui d'un obscur dévouement !

Mais, trop jeune exilé de la maison d'enfance,
Il eût laissé, sans toi, son grand cœur se tarir,
Desséché par l'effort vers l'âpre connaissance....
Il eût été le roi de l'élite qui pense,
Non le prêtre de l'avenir,

Quand tu parus, un soir, mélancolique et belle,
Comme un ange d'espoir, au bord de son chemin.
Sa solitude était épuisante et cruelle ;
Il lut de la bonté dans tes claires prunelles,
Sous ton front chaste aux bandeaux fins....

Il t'aima, comme on aime au déclin de la vie,
D'un pur respect, vainqueur du douloureux désir,
Et peut-être tes yeux, miroir de son génie,
N'ont-ils vraiment compris sa tendresse infinie
Qu'à l'heure grave de mourir ?

De ta douceur pourtant, naissait, ombre puissante,
Plus précieux qu'un soir de brève volupté,
Cet admirable amour, qu'il mit en toi vivante,
Et qu'il devait, songeant à l'éternelle absente,
Grandir jusqu'à l'Humanité !

Et c'est pourquoi, tu vois au seuil de chaque automne
Les disciples fervents du Maître vénéré
Venir, fidèlement, par le bois qui frissonne,
Verser des roses pourpre et de vertes couronnes
Morte, sur ton repos sacré !

Il avait senti qu'il n'est sur la terre
Fille, épouse, sœur, ou très tendre mère,
Qui, sachant aimer, ne puisse d'un cri
Répondre à l'appel du plus haut esprit...

Qu'il n'est travailleur, des champs à la ville,
Peinant aujourd'hui sur sa tâche vile,
Qui ne se redresse, ennobli, demain
Parce que son cœur guidera sa main...

Que, pour enflammer de même espérance,
Unir dans la joie et dans la souffrance,
L'humble prolétaire et le vrai savant,
Et la femme, au cœur docile et fervent...

Plus que la raison, qui le justifie,
Il fallait l'amour, splendeur de la vie !

Et n'est-ce pas l'amour qui m'entraîne vers toi,
Humanité, vrai Dieu, seul objet de ma foi,
Plus puissant et plus beau dans ta solide gloire,
Que ces Dieux irréels, auxquels il fallut croire :
Dieux des païens, actifs, prudents et résolus,
Mais trop souvent cruels, menteurs et dissolus...
Dieu jaloux des Hébreux, farouche en sa vengeance...
Dieu vaillant de l'Islam, et Christ plein de clémence
Si longtemps bienfaiteurs de nos derniers aïeux,
Dont les prêtres, malgré leur zèle ingénieux,
Ne pourront plus sauver le dogme légendaire
Des assauts de l'esprit avide de lumière...
Dieu vague des subtils métaphysiciens,
Si vapoureux, parfois, qu'il n'en reste plus rien !

Tu ne dérobes pas ton front dans les nuages,
Grand Être, chaque jour, j'évoque ton image !

Ame de tous les morts et des meilleurs vivants,
N'agissant que pour toi, je puis, en te servant,
Ne t'immoler jamais ceux que mon cœur révère !
Je t'incarne en mon maître, en mon fils, en mon père !
Tu n'épouvantes pas ma libre affection,
Tu n'exiges de moi nulle adulation,
De te rendre meilleur tu me laisses le maître,
Ce que j'adore en toi, c'est ce que je veux être !

Te sachant limité par ton destin fatal,
Je ne puis t'imputer l'existence du mal.

Je vois ta providence évoluant sans cesse,
Faire d'un instinct vil la plus pure tendresse !

Tu grandis chaque jour, car le plus humble effort
Du moindre de tes fils te rend un peu plus fort !

Ta joie est la bonté ; ta splendide parure
C'est le manteau changeant de la grande nature,
De vert gazon, de neige blanche et de ciel bleu,
Que creusent de longs plis les fleuves onduleux !

Tu n'es pas impassible et sourd comme une idole,
Je reçois les bienfaits de ton vivant symbole...

Tu chasses de mon cœur l'angoisse du trépas,
Me prouvant que les morts revivent dans tes bras !

Mon espoir n'est qu'en toi. En vain, l'un des sectaires
Du Dieu de peur, tapi dans l'ombre du mystère,
M'a dit : « Reviens prier le Dieu qui règne au ciel !
« L'Être que tu chéris est, comme toi, mortel.
« Sa force, sa beauté, sa joie et sa pensée
« Doivent s'éteindre, un jour, sur la terre glacée.
« Que restera-t-il donc de son spectre maudit ? »
Alors, pâle d'émoi, très lentement, j'ai dit :
« Mon esprit se dérobe à vos vaines menaces,
« Nulle loi n'a borné le destin de ma race,
« Mais le Grand Être, un jour, dût-il s'anéantir,
« Pourrais-je l'aimer moins parce qu'il va mourir ?
« Quel sens a, pour mon cœur, votre vie éternelle
« Hors de l'Humanité, qui m'incorpore en elle ?
« Lorsque le temps serait, fier d'avoir bien vécu,
« Et sans reproche, ainsi qu'un chevalier vaincu,
« Le dernier héritier de la pensée humaine
« Dormirait, dans la paix des étoiles sereines. »

.

Mais quel vain souvenir d'un mensonge lointain
M'écarte si longtemps de mon devoir certain ?

Apparais-moi, Grand Être, et que ta gloire inspire
L'hymne large et puissant qu'exhalera ma lyre.
Ton poète fervent te réclame aujourd'hui
La ferme volonté de vivre pour autrui.
Permetts que je sois fort et que ma raison grave
Obéisse à mon cœur sans en être l'esclave,
Que, même dans l'élan de la pure bonté
Je n'abdique jamais ma ferme dignité !
Utilise à tes fins et dirige sans cesse
Mes penchants les meilleurs et jusqu'à mes faiblesses !
Et, (puisque sous ton règne il n'existe pas plus
D'idéal exclusif que de dogme absolu),
Laisse-moi faire choix de ce grain que je sème,
Et servir tes desseins, en demeurant moi-même !
Guide chaque famille et chaque nation
Dans le sens et l'honneur de sa tradition !
Épargne à nos cités l'uniformité laide,
Encourage sans cesse et couvre de ton aide
Les mille formes d'art et les nobles écrits ;
Termine le duel du cœur avec l'esprit,
Et du travail des mains avec l'intelligence,
Fais surgir la Beauté du sein de la Science,
Rends notre dévouement efficace et discret,
Et découvre à nos yeux notre but : le Progrès !

Nous voulons, chaque jour, étendre ta puissance
Où le désert poudroie, où croupit le marais !
Nous voulons dominer les océans immenses,
Nous voulons que l'enfant, dans sa course, devance
Le galop bondissant des hôtes des forêts...

Mais, nous glisser muets entre les eaux profondes
Pour surpasser l'horreur des requins dévorants...

Mais, savoir diriger le ballon, pour qu'il fonde
Sur les cités... cruel comme un vautour immonde !
Mais faire de la force un mal déshonorant,

Est-ce là progresser ? Quand nous aurions des ailes
Pour explorer le ciel d'un vol aventureux,
Nous n'égalerions pas la petite hirondelle !
Notre progrès, à nous, vers la grandeur réelle
Est dans le libre essor d'un cœur plus généreux.

Cette victoire-là, ne sera point stérile
Qui, plus loin chaque jour, écartera de nous
Notre égoïsme vil, notre orgueil imbécile
Et ces vices abjects, qui font monter des villes
Le cri de la misère et la clameur des fous !

Dès lors, mieux protégés contre la frénésie
Des coupables désirs, tyrans de notre chair,
Ayant vu succéder à notre jalousie
Le désir d'admirer, exempt d'hypocrisie,
Nous laisserons notre âme entrer dans nos yeux clairs !

Nous vivrons au grand jour, comme on marche, à l'aurore,
Dans l'air limpide et frais des prés et des vallons,
Hommes, peuples, unis... La paix viendra d'éclorre
Nous ne craindrons plus... pourquoi cacher encore
Ce que fut notre vie et ce que nous voulons ?

Alors, dans la sereine et sublime harmonie,
O mère ! Humanité ! tu nous apparaîtras
Tenant l'enfant futur entre tes mains bénies...
A ton front triomphant la flamme du génie
Auréole d'or clair, soudain, resplendira !

APPENDICE POUR L'EXÉCUTION MUSICALE

FINALE

Strophes chantées et Prose rythmée.

f) **Finale (fragment) de la 9^e Symphonie avec chœurs.**

Récitatif.

his, c'est l'heure de la victoire!
bas la douleur gémit et succombe,
joie éclate, et chante dans nos âmes!

I

ut, ô suprême joie,
emblable au soleil d'été
ni par le ciel clair flamboie,
ur toi la race a lutté!
ur toi les aïeux, nos pères.
nt élevé leur bras forts
les aïeules, nos mères
ous ont sauvés de la mort!

II

Gloire à toi, blonde lumière,
Aube douce, de ce jour
Où va monter de la terre
La grande voix de l'amour.
A ta première caresse
Notre cœur s'épanouit,
Et notre antique détresse
S'envole au loin dans la nuit.

III

toi, dont l'âme éternelle
olue au gré des temps,
ni fais luire une étincelle
ans les yeux clairs de vingt ans!
l'impidité des sources,
couleur des fruits vermeils,
oi qui guides dans leur course
s aigles vers le soleil... (1)

IV

Beauté! toi qui fus chérie
Sous les doux noms de Vénus,
D'Artémis et de Marie,
Désormais tu seras plus!
De nos strophes cadencées
Tu vas renaître en ce jour,
Fleur noble de la pensée,
Fleur exquise de l'amour!

(1) *Récitatif.*

iens! parais à nous, Beauté triomphatrice!
rais à tes enfants, resplendissante à tout jamais!
ous les faibles, tous les forts, se pressent sur ton passage....
s acclament ton retour, noble exilée! ô reine!



TABLE

| | Pages. |
|----------------|--------|
| Argument | 5 |
| PRÉLUDE | 9 |

PREMIÈRE PARTIE.

(Anarchie sociale).

| | |
|-------------------------|----|
| Voix de l'Ambition..... | 11 |
| Voix de la Haine..... | 12 |
| Voix de la Vanité..... | 14 |
| Voix de la Douleur..... | 18 |

DEUXIÈME PARTIE.

(Harmonie sociale).

| | |
|----------------------------|----|
| Réponse à l'Ambitieux..... | 21 |
| Réponse au Révolté..... | 22 |
| A Clotilde de Vaux..... | 24 |
| Prière à l'Humanité..... | 27 |
| Le Progrès pour but..... | 29 |

FINALE.

(Appendice).

| | |
|---|----|
| (Strophes chantées et prose rythmée)..... | 31 |
|---|----|

IMPRIMERIE
DE LA
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE
DE CHATEAUDUN